

# Sexe, drogue, séropositivité : un leitmotiv de la fête chez Guillaume Dustan

Ahmed HADERBACHE

*Universitat de València*

Real, E.; Jiménez, D.; Pujante, D.; y Cortijo, A. (eds.), *Écrire, traduire et représenter la fête*, Universitat de València, 2001, pp. 565-573, I.S.B.N.: 84-370-5141-X.

Il faut dire qu'étant juif, pédé, SM, séropo, prenant de la drogue, on est minorité dans la minorité dans la minorité, ce qui a tendance à rendre parano.

Guillaume Dustan.

Il me semble intéressant de montrer le rôle de la fête dans la communauté gay mais du point de vue homosexuel, à partir du vécu d'un auteur homosexuel qui écrit en grande partie pour les gays.

Je vais centrer mon intervention autour des deux premiers romans de Guillaume Dustan : *Dans ma chambre*<sup>1</sup> et *Je sors ce soir*.<sup>2</sup>

Ces deux textes nous montrent le Paris gay sur une durée de dix ans. On pourrait donner comme sous-titres à chacune de ces deux œuvres les suivants : Pour *Je sors ce soir* ou la fête des années sida et pour *Dans ma chambre* ou la jouissance sous la trithérapie.

## ***Je sors ce soir*: la fête que l'on ne peut plus partager**

Dans le roman *Je sors ce soir*, Guillaume Dustan nous raconte la vie d'un lieu qui n'existe plus mais qui resta pendant de longues années comme l'emblème de la fête gay par excellence. Cette discothèque nommée le Palace a été le premier grand rendez-vous de la population gay durant les années 80. En effet, *Le Palace* était une boîte à la mode dès les années 70 où se mélangeaient les gays, les hétéros, les punks, les lesbiennes. Mais très vite *Le Palace* attire tellement de monde que la majorité des gays décident de trouver un nouveau lieu. En 1982, Fabrice

---

<sup>1</sup> *Dans ma chambre*, POL, 1996.

<sup>2</sup> *Je sors ce soir*, POL, 1998.

Emaer responsable des fêtes est l'une des premières victimes du sida. Avant de décéder, il décrète que le mercredi soir sera une nuit réservée aux gays. Pierre et Gilles dessinent la carte de membre qui permettra d'entrer gratuitement au Palace. C'est le premier pas de la création du Tea Dance, tous les dimanches après-midi, qui va devenir l'événement gay le plus important des années quatre-vingts.

Dustan nous plonge dans ce monde qui n'est plus, où les survivants se font rares et sont souvent considérés comme des rescapés d'un holocauste. Le roman nous entraîne dans un premier temps dans la rue du Faubourg Montmartre, qui ressemble en semaine à une rue du Sentier, et le dimanche devient un nouveau Marais en minuscule. Entre 5 heures et 6 heures le prix de l'entrée est de 50 francs au lieu de 90 francs. Avec l'argent qui reste, Guillaume va au Quick du coin de la rue pour tuer la faim et essayer de draguer.

*Le Palace* ressemble à un ancien théâtre. Il est bâti sur trois niveaux avec un immense couloir qui sert de lieu de drague lorsqu'on s'arrête pour fumer une cigarette ou boire sa consommation. Dustan nous invite à pénétrer dans ce monde comme un revenant qui nous indiquerait quel était l'emplacement de chaque ami, de chaque conquête. Il nous parle d'une fête qui a plus les allures d'un grand enterrement. Dustan nous peint ce lieu de la même façon qu'un travelling avant au cinéma. On ne voit pas ce qu'on laisse derrière soi. La seule chose dont on est sûr c'est que ces êtres, on ne va plus les retrouver à la sortie, de draguer, dans les wc en train de faire un *glory hole* ou tout simplement de s'amuser. Ces fêtes des morts étaient marquées par des normes. Une sélection n'avait pas lieu à l'entrée mais on apprend par l'auteur que le tee-shirt moulant pour faire ressortir les muscles, le 501 et les *docs* étaient de rigueur si on voulait se faire remarquer sur la piste de danse. Celle-ci représente un monde conventionnel dans la hiérarchie des gays. Le beau mâle musclé exhibant toute sa virilité ne doit pas danser en remuant trop le bassin, ce qui pourrait faire croire aux danseurs qu'il s'agit en réalité de ce qu'on appelle vulgairement une folle. Quand Guillaume se met à danser et à remuer dans tous les sens, il est mal perçu par les autres hommes. Il est pris pour un fou.

Après cette première approche malencontreuse, Dustan nous transporte et nous valse d'un coin à l'autre de la boîte sans jamais trop s'arrêter sur un garçon, sur un sourire ou tout simplement sur un bonjour. Ce n'est plus le temps de l'amour et du sexe au Palace. On sent que l'on approche de la fin d'une épo-

que est omniprésente. Pendant tout le roman, l'auteur se lasse rapidement de ces hommes et de ces corps qu'il adore et qu'il vénère. Sur la quatrième page de couverture, on peut lire : « J'ai squatté à Paris. Je suis retourné dans les bars et dans les boîtes. La nuit tout est simple. On ne sait jamais ce qui va se passer. Mais il arrive toujours quelque chose ».<sup>3</sup>

Cette phrase sincère sans nul doute n'est pas vraie pour ce roman. Le Palace de Dustan devient une bâtisse de la mort, où personne n'attend plus rien de la vie. On s'accroche à une musique inconnue ou bien au regard du barman qui va servir l'alcool et on va attendre la fin de la soirée pour retourner seul dans son appartement pour guetter sa propre fin et continuer ce début d'agonie de fête seul en se masturbant.

La masturbation est un régal pour Dustan. Cela signifie la symbiose de son corps et de son esprit. Dans le roman *Je sors ce soir*, la masturbation est le seul plaisir que les hommes peuvent pratiquer sans avoir aucune peur. Même si elle peut être considérée comme un artifice du plaisir, la masturbation devient sans nul doute le seul élément de fête qui reste comme segment à tout un groupe qui a vécu la plénitude de la fête. Aujourd'hui ce même groupe a disparu. Le deuil devient une cérémonie pour se souvenir d'un passé qui n'est plus.

Au sujet du deuil, Dustan écrivait :

*Je sors ce soir* est déjà un livre sur le deuil. C'est le deuil d'une époque, et c'est un livre sur le deuil de moi-même, comme si j'étais mort. Je veux dire que j'aurais pu mourir et puis non. Mais ce n'est pas un livre sur la maladie, j'ai la chance de ne pas être malade, à part quelques épisodes qui font que je ne me sens pas trop gêné vis-à-vis des autres.<sup>4</sup>

Il est clair que le sujet de la fête est un prétexte pour raconter la fin d'une époque et d'une génération qui se croyait invulnérable et immortelle tout comme les soirées du *Palace*.

Le roman *Dans ma chambre* nous présente la vie de l'auteur au milieu des années quatre-vingt-dix dans le ghetto parisien.

Le ghetto est le terme employé par Dustan pour définir les lieux gays de Paris. Pour l'auteur tous les établissements gays jouent un rôle important dans sa propre vie. Il y a dans un premier temps les lieux de drague comme les bars ou

<sup>3</sup> *Je sors ce soir*, quatrième page de couverture, POL, 1998, p. 34.

<sup>4</sup> « J'aime faire rire », dans la *Revue H*, printemps, 1998.

les boîtes. Puis viennent les endroits à sexe appelés familièrement par l'auteur « les bordels ». Ces derniers sont des bars à *backroom* ou des lieux SM. Comme le dit si bien Dustan : « À part bosser, en général, et voir sa famille, tout peut se faire sans sortir du ghetto ».<sup>5</sup>

À partir de cette réflexion, on s'aperçoit que les fêtes du ghetto ne vont jamais avoir trop de succès. Par définition, un fête permet à un groupe de personnes avec des goûts similaires de se réunir. Les homosexuels ont mis en place un quartier et des lieux pour se retrouver entre eux. On observe que la fête dans ce contexte n'est pas un point de ralliement. Elle revendique une action ou elle peut être l'appât pour une manifestation politique. Le roman de Guillaume Dustan n'est pas un récit d'un militant gay. Il n'aborde pas les questions politiques qui se débattent tout au long de l'année dans les différents lieux gays. Ces lieux ne se trouvent plus cloîtrés dans des impasses ou dans des arrondissements bordant la périphérie parisienne. Ils prennent vie autour du BHV ou de l'Hôtel de ville. Lorsque les gouvernants réactionnaires des années 80 ont voulu fermer les lieux gays, les homosexuels au lieu de manifester leur mécontentement dans la rue, ils se sont mis à danser dans le Marais en coupant la circulation. On comprend alors que la fête est une arme politique. La *gay pride* réunit plus de deux cent mille homosexuels dans les rues parisiennes car sous les slogans politiques, les gens dansent.

Guillaume Dustan, en revanche, méprise les fêtes qui sont organisées par les lieux de drague, car selon ce dernier « c'est le bordel ». Les habitués ne peuvent pas se divertir comme ils le veulent. On leur impose un amusement qu'ils refusent. On peut se demander alors si les fêtes organisées dans le milieu gay sont nécessaires pour la clientèle. Dustan ne va pas répondre non plus à cette question. Il va nous indiquer qu'une fête n'est pas toujours nécessaire si les habitués mettent l'ambiance souhaitée par tous.

Il revendique un autre style de vie et une autre façon de se divertir. Il en a assez de cette communauté hypocrite qui ne veut plus voir les diversités engendrées par tant d'années de marginalité. Les fêtes gays sont devenues aussi ennuyeuses que les fêtes hétérosexuelles. Le désir de normalité a tué d'une certaine façon la diversité du ghetto.

---

<sup>5</sup> *Dans ma chambre*, POL, 1996, p. 98.

Durant de longues années, les fêtes homosexuelles étaient synonymes de « Cage aux folles » ou de réunions perverses avec de jeunes adolescents. Avec la dépénalisation de l'homosexualité en 1981, les gays vont être petit à petit intégrés dans une société qu'ils combattaient. La société bourgeoise, qui avait instauré une façon de vivre et de s'amuser avec un ordre et des normes bien précises, va les assimiler en effaçant tous leurs aspects dérangeants. Le sociologue Michel Maffesoli parle de prothèse pour toutes les actions qui essaient d'intégrer le désordre dans l'ordre préétabli.

Les fêtes gays vont connaître le même procédé. On se retrouve alors avec un bal du 14 Juillet gay. Récemment, l'émission de télévision *La vie à l'endroit* de Mireille Dumas du 29 mars mettait en scène les folles nuits parisiennes. Toute la question du reportage était de savoir si la fête avait changé dans la capitale française. On découvrait que la notion de fête était équivalente à l'homosexualité. En effet, on s'apercevait que l'époque des *girls* du Lido, du Crasy Horse ou les chaudes nuits de certains lieux de Pigalle ne rapportaient plus comme avant.

En cette fin de siècle pour être branché, il suffit de s'amuser dans un lieu gay.

On peut dire alors qu'il y a une intégration des comportements et aussi une aliénation des modes de vie. L'image donnée du monde gay et des fêtes gays tant par la société que par la communauté homosexuelle s'insèrent dans un ordre social.

Pour Maffesoli : « C'est la vieille idée homéopathique : intégrer du mal pour s'en protéger ».

Guillaume Dustan se présente alors comme un écrivain rebelle qui tente de montrer toutes les facettes de la vie homosexuelle. Il va nous présenter des personnages, des lieux, des pratiques sexuelles et des approches existentielles marginales.

### **La fête d'une sexualité marginale**

J'emploie le terme marginalité dans son sens figuré : qui est en marge, qui se situe en dehors d'un centre d'activité pris comme référence. C'est à partir de cette constatation assez réductrice que nous nous apercevons que sa vie sexuelle

est loin d'être marginale. Tout le contraire se produit, nous devenons les marginaux par notre façon d'être et notre éducation.

Guillaume Dustan nous entraîne dans des lieux méconnus pour *l'hétérosexuel de base* qui a son propre monde de la fête codifié et accepté par le reste de ses semblables. On se rend compte alors en lisant le texte que la fête et les normes imposées par cette dernière sont aussi intolérantes que la société elle-même. Dustan nous promène dans ces lieux où il trouve un plaisir physique et aussi un bonheur personnel. On connaîtra dans un premier temps ces discothèques à la mode qui brassent tant un public hétérosexuel que gay, puis dans un monde plus privé où les acteurs peuvent se livrer à leurs ébats sans être jugés et châtiés. Ces derniers sont des lieux sadomasochistes où l'empire des sens règne en maître. Nous visitons la *backroom* du *Transfert* et du *QG*. Ils deviennent familiers pour nous et nous observons alors qu'une *mini-société* existe, avec ses codes, ses normes à respecter.

### La fête comme microsociété

Les descriptions de fête peintes par Guillaume Dustan, nous présentent un monde de code et de norme. Dans cette œuvre, la fête s'articule autour de la notion de « rencontres sporadiques » et de la recherche du Grand amour. Guillaume connaît son compagnon dans un bar à *backroom*. C'est ainsi qu'au début du roman, Guillaume Dustan, après sa rupture avec son ancien amant Quentin, *flashe* pour un jeune homme nommé Stéphane : « c'est sa gueule qui m'a retenu, je trouvais qu'il avait l'air hyper normal, pas du tout une tête de mec qui se la joue cuir hard vicelard ». <sup>6</sup> On apprend de plus qu'il possède un membre sexuel assez impressionnant. Dans ce lieu de drague, tout le monde se connaît. On parle de ses amants, des anciens et des nouveaux. *Le QG* ou *Le Transfert*, lieux de sexe et de plaisir, deviennent une microsociété avec ses règles. Tous les pantalons ne sont pas autorisés, le client ne doit pas porter des pantalons à carreaux. Néanmoins, les jeans et les treillis militaires sont les bienvenus. *Le QG* et *Le Transfert* rejettent un ordre établi pour en créer un nouveau.

Le premier étage du *QG* permet à quiconque de boire une bière et de pouvoir regarder les arrivants et les habitués. Le comptoir ressemble à une cellule de

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 35.

prison, entouré de grille. Ce lieu est « réservé à un public averti ». Le sous-sol se compose d'un long couloir où des cabines sont disposées en longueur. Au fond, se trouve le *sling* pour le *fistfucking*. De l'autre côté deux pissotières et une douche permettent de mettre en place les activités uro. « Je fais un tour au fond de la *backroom*, je suce un peu le skin qui traîne à poil dans le lavabo à pisse, mais en fait ce qu'il veut c'est que je lui pisse dessus, et j'ai pas envie de pisser. Je me casse. Je me fais un peu embrasser, faire les seins par deux autres mecs ». <sup>7</sup> Rien n'est imposé aux partenaires, tout est basé sur l'échange : du plaisir et des pratiques sexuelles.

Cette fête du sexe est régie par des codes très particuliers pour informer toutes personnes étrangères à ce monde. De plus, le sadomasochisme est interdit en France car l'automutilation est réprimandée par la loi. Dustan est l'un des premiers écrivains gays à nous montrer ce monde.

Les pratiques SM gays ont été très peu mises en valeur dans la littérature. Elles sont confinées dans les récits courts des revues pornographiques. Dustan est sans nul doute le précurseur en cette question. Il aborde le SM comme mode de vie

Pour l'auteur le SM et la fête qui l'accompagne est un mode d'expression. La fête devient alors un moyen d'expression de soi.

### **La fête comme expression de soi**

Dans une entrevue accordée à la *Revue H*, on demandait à Guillaume Dustan de quelle manière concevait-il la structure romanesque. Il répondait : « Je fais de la littérature organique. Donc ce n'est pas par hasard que c'est autobiographique et que le narrateur dit ' je '. J'essaie d'épouser et de restituer une vérité de sentiments et de sensations, tant bien que mal ». <sup>8</sup> À travers le monde de la fête, Dustan va nous livrer un récit documentaire sur le milieu gay et sur sa vie. En parcourant les pages du roman, on s'aperçoit que ces deux éléments ne forment qu'un seul.

La fête est la colonne vertébrale de la vie de Guillaume. Il croise dans les lieux gays ses amants, ses amis. Il apprend aussi la mort des proches du Sida.

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>8</sup> *Revue H*.

On a l'impression que les lieux gays sont en réalité des canalisateurs de vécu. Ils forment les nouvelles personnes qui viennent de découvrir leur homosexualité. Ils soutiennent les malades du Sida. La fête gay est alors une loupe qui nous montre une partie de la vie des gays et de leurs problèmes. Guillaume Dustan construit ce livre de la même manière, tout comme l'avaient fait quelques années plus tôt des auteurs comme De Duve ou Guibert. La grande différence entre ces trois auteurs réside dans le fait que les deux premiers écrivaient frénétiquement quand ils ont su qu'ils étaient condamnés à très court terme, Alors que Dustan sait que son sida est en train de devenir une maladie chronique. C'est à partir de cet événement que l'on peut penser que cette envie de scruter la vie et la réalité d'une communauté provient de ce contrecoûp existentiel : « Les gens ne meurent pas beaucoup apparemment. Il paraît que le sida évolue vers un truc comme le diabète. Que tant la sécu aura des sous, on nous soignera tout ce qui se présente. Il n'y a pas de souci à se faire ».<sup>9</sup>

### La fête du cul nu

Un des principaux plaisirs de Guillaume Dustan dans son œuvre est de pratiquer le sexe sans préservatif. On est plongé dans le monde du *bareback*.

Le mot anglais *bareback* se traduit en français par « cul nu ». Cette expression désigne le plus souvent le fait de monter un cheval à cru, sans selle, sans « protection ». Le *barebacking* est le fait de pratiquer le sexe sans capote. Les adeptes de cette pratique s'appellent des *barebackers*. Ce mot n'est pas utilisé dans le texte de Dustan car l'expression n'est pas utilisée en 1997. À cette date, les associations parisiennes interpellent la population pour avertir de la nécessité de l'usage du préservatif même si les premiers résultats de la trithérapie sont très positifs. Ce phénomène sera nommé par les groupes anti-sida comme la relapse. Cependant, l'expression utilisée est « la baise à cul nu ».

Le sexe sans capote est pour l'auteur une véritable fête à la fois pour l'esprit comme pour le corps. Guillaume se régale de pouvoir pratiquer le sexe sans barrières. Pour lui cela est une sorte de communion avec l'autre. On ne se cache plus, on se montre tel que l'on est : malade, séropositif, séronégatif ou sans savoir sa sérologie. On accepte l'autre tel qu'il est. On a l'impression, en lisant

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 126.

ce roman, que la fête du sexe est en réalité masquée à demi teinte par ces pratiques sexuelles autorisées ou réprimandées par certains groupes. Depuis les débuts des années sida, la France et surtout le mouvement gay parisien, a été obnubilée par le besoin d'information. Toutes les fêtes qui étaient organisées se faisaient à la fois pour récolter des dons pour la recherche et pour informer de l'utilisation du préservatif. Il était impensable de parler de *bareback* sans se faire insulter ou se faire traiter d'assassin. Dans ces nouvelles écritures du Sida, on se rend compte de la nécessité de faire partager ces expériences pour se faire comprendre. Dans une entrevue faite à *Têtu*, Guillaume Dustan explique qu'un grand nombre de personnes pratique le sexe sans préservatif même si on n'en parle pas librement : « Lorsque j'écris, je tiens à tout dire, même ce qui est dérangeant, c'est pour cela que j'ai parlé de baise sans capote. Cela existe mais personne n'ose parler. Par contre, je n'en fais pas l'apologie. On voit bien qu'avant de le faire, cela pose des tas de problèmes au mec ».<sup>10</sup>

Lorsque la trithérapie fit son apparition en 1995, un vent d'espoir et de fête s'empara des malades et de leur entourage. Tout le monde croyait que la fin de cette pandémie était proche. Le temps de la relapse, apparu alors on jugea ses acteurs comme des inconscients. Mais en réalité, ces derniers refusaient de nouvelles normes. Ils n'acceptaient plus une vie protégée, une prise de médicaments à la limite du supportable et surtout une hygiène de vie au nom de la vie et du bon sens humain. Lorsque Dustan n'utilise pas de préservatif, il ne transgresse aucune norme, il essaie seulement d'être un peu maître de ses propres actions et de retrouver une liberté décapité par un manque d'information dû aux pouvoirs publics.

Il tente de créer sa propre vie auprès de ses semblables, loin des conventions et des hiérarchies.

---

<sup>10</sup> *Têtu*.